***La femme qui ne vieillissait pas* de Grégoire Delacourt**

Grégoire Delacourt est l'auteur notamment de *L'Écrivain de la famille* (2011), de *La liste de mes envies* (2012) et de *Danser au bord de l'abîme*¹ (2018). Son dernier livre s'intitule *Mon père*².

Ce roman raconte avec beaucoup de sensibilité et de finesse l'histoire de deux femmes qui connaissent l'une comme l'autre un drame opposé : l'une vieillit, l'autre pas ou plus exactement pas extérieurement. Dans les deux cas et pour des raisons différentes, chacune vivra tragiquement l'éternelle jeunesse ou son déclin.

Autour de l'héroïne Martine/Betty gravitent son époux André et son fils Sébastien, son amie Odette et son toujours fiancé Fabrice, photographe, Paule et Long John Silver - les parents de Martine - Françoise, sa belle-mère et son fils Michel.

Tout d'abord, il y a Paule, la mère de Martine, qui ne vieillira jamais. En effet, le temps s'arrête pour elle le jour de ses trente-cinq ans, à la sortie du cinéma où elle était allée voir, avec son amie Marion, *Un homme, une femme* de Claude Lelouch car elle se fait renverser par une Ford Taunus et meurt. Paule, au teint pâle, dont la beauté ne pâlera jamais laquelle demeure figée grâce à une photo Polaroid.

Du père, nous ne connaissons que son surnom (?) - Long John Silver qui est le nom du pirate de *L'île aux trésors* de Stevenson. Comme ce pirate, le père a une béquille qui, petit à petit, avec les progrès de la science, deviendra une prothèse en résine.

Sa fille et lui sont les seuls à avoir une double « identité » d'origine anglo-saxonne comme les seuls à se distinguer par une particularité physique : le père est unijambiste, et elle, elle ne vieillira pas.

Odette, l'amie de Martine/Betty est d'abord vendeuse aux Nouvelles Galeries puis commerciale pour Odylique – une marque de produits de beauté qui n'a rien d'idyllique (Odylique est presque l'anagramme d'idyllique) puisque cette ligne de crème n'arrive pas à gommer les marques du temps sur le corps comme sur le visage des femmes. /OD/ette n'arrive pas à quitter /OD/ylique : ce qu'appuie l'identité de ces deux premières lettres.

¹ Tous les titres cités sont parus aux éditions du Livre de Poche. *La liste*, *Danser* et *La femme* constitue, selon l'auteur dans sa Postface inédite de *La femme*, une sorte de triptyque qui lui ont permis de faire le deuil de sa mère.

² Paru aux éditions Jean-Claude Lattès, février 2019.

Odette pour plaire à son éternel fiancé Fabrice souhaite rester éternellement jeune. C'est pourquoi, elle va se lancer dans cette quête effrénée de la jeunesse en recourant à la chirurgie esthétique jusqu'à devenir quasiment méconnaissable.

Avec un tel prénom, le lecteur ne peut s'empêcher de penser à Odette de Crécy, la cocotte que Swann épousera et qui ressemble à la femme peinte du tableau de Botticelli (*Les filles de Jethro dans Les Épreuves de Moïse*, 1481-1482). Ce que confirme la photographie d'une autre Odette par Fabrice : « Il m'a alors présenté un nouveau portrait : une Odette pâle, botticellienne » (p. 170). L'Odette de Delacourt cumulera également les aventures comme celle de Proust.

Toujours à propos de la référence à Proust avec le personnage d'Odette, est mentionné le nom de l'actrice Ornella Mutti qui a interprété justement Odette dans *Un amour de Swann* - le film de Schlöndorff. De plus, Fabrice, le photographe, a un projet de livre qui doit s'intituler *Du temps*. Comment ne pas penser au dernier opus de la série *A la recherche du temps perdu* intitulé *Le temps retrouvé* et où, justement, Betty cette fois retrouvera le temps perdu à la fin du roman.

Grégoire Delacourt n'hésite donc pas à tisser des relations et des réseaux aussi bien à l'intérieur de son livre qu'avec d'autres auteurs, des peintres ou des cinéastes.

Martine/Betty est, elle, tout au long du roman, comparée à *La belle Jardinière* de Raphaël intitulé aussi *La Vierge et l'enfant avec le petit saint Jean-Baptiste* (1505-1508). Comme la Vierge, elle restera immaculée de toute marque de l'âge.

Le docteur qui la suit dans cette absence de métamorphose extérieure porte un nom aussi extraordinaire que ce dont souffre Betty : Hagop Haytayan. Même prénom « exotique » pour la professeure de Yoga de Betty : Sādhu (Liliane-Berthe de son vrai prénom). Double étiquette qui l'accompagnera à chaque fois qu'elle sera mentionnée.

Tous les ans, à partir de l'âge de trente ans, Fabrice décide de photographier Betty avec la même pose et le même chemisier pour son album. Contrairement à Odette, aucunes rides, aucunes tâches, aucunes marques ne viennent altérer son visage comme son corps. A quarante-sept ans, elle n'en paraît toujours que trente. A son grand dam ! Contrairement à son amie Odette, Betty pense que les marques du temps sont aussi la trace d'une histoire, de son histoire et n'altère en rien l'amour que deux êtres peuvent se porter. Ainsi déclare-t-elle : « J'ai déchiré ce quinzième portrait de moi parce que j'aimais l'idée que le temps passe – il rend unique ce qu'on a vécu. / Depuis quinze ans, sur ces images, il ne s'était rien passé. » (p.158).

A propos de ces femmes qui refusent le vieillissement de leur corps, Betty dit : « J'ai pensé à ces femmes qui, comme Odette, se coupent, se défigurent, acceptent de voir s'effacer l'histoire que leur visage raconte d'elles [...] comme si le désir n'était lié qu'à la beauté et la beauté à la jeunesse » (p.158).

Ce que Odette ne comprend pas, c'est qu'à vouloir rester éternellement jeune et belle, son éternel *fiancé* ne reconnaît plus la femme qu'il a aimé : « Fabrice ne la considérait plus avec ses yeux d'homme mais de photographe, et c'est avec ces yeux-là qu'il en vint à aimer cette défiguration qui s'était voulue une marque d'amour [...] Odette était devenue une image qui le fascinait, *un sujet* » (p.129).

L'éternelle jeunesse de Betty comme le vieillissement d'Odette a un prix : André, son mari, la quittera car il semblera, aux yeux des autres, être son père comme Sébastien, son fils, refusera plus tard de se promener à ses côtés comme de lui présenter sa fiancée car elle paraîtra être sa sœur, son amie mais pas sa mère. Elle perdra alors les êtres qui lui sont chers.

L'originalité de *La femme qui ne vieillissait pas* est d'avoir fait se côtoyer deux femmes : l'une éternellement jeune et l'autre qui veut le rester quel qu'en soit le prix. Toutes deux cependant perdront l'être qui leur est le plus cher. Tout se passe donc que, contrairement aux idées en vogue, l'important n'est pas de conserver en apparence son éternelle jeunesse mais de porter sur son visage et son corps les mêmes signes et stigmates que l'être aimé qui sont les marques d'une histoire commune.

Dans ce roman, figure également nombre de références à des films, à des chansons, à des acteurs et actrices. D'ailleurs, André est souvent comparé à Gene Kelly le quel a chanté avec Fred Astaire et une certaine Betsy *Chantons sous la pluie*. Le lecteur, grâce à cette comparaison, demeure capable, sans aucune description ou presque de ce personnage, de se représenter André. Remarquons la proximité du surnom que se donne Martine/Betty avec l'une des épouses de Gene Kelly - Betsy. Ce qui crée, là encore, un réseau entre les références intégrées dans cette histoire et l'histoire elle-même. Toutes ces références inscrivent cette œuvre dans une histoire culturelle et intellectuelle.

Certaines de ces mentions datent aussi la période du récit : ainsi, quand l'auteur évoque le crime de Patrick Henry (p.54) ; ou encore, la mort de Dalida (p.91) ; ou enfin, signale la Palme d'or attribuée à Jane Campion pour *Le piano* (p.121).

Une fois le livre refermé, on a envie de jeter toutes ses crèmes anti-rides, anti-cernes, antioxydantes, anti-tâches, détoxifiantes.... et de laisser les traces de son histoire s'imprimer sur son visage et son corps – un peu comme des tatouages sur la peau.

Corinne Loreaux